

Copie anonyme - n°anonymat :



DA-00273

Dissert CG

Code épreuve : 252

Nombre de pages :

Session : 2023

Épreuve de : Dissertation culture générale EDHEC BS ESSEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

"The world is about to be new again". Ainsi portait James Smith, directeur du lancement du nouveau télescope James Webb. Il signifiait par là qu'une révolution de notre vision du monde était en cours, imminente des mois, en ce que nous pourrions regarder bien différent et donc "fût" selon Newton. Cette révolution de notre monde semble ainsi indiquer que le monde peut être nouveau, grand bien même l'univers nous transcende, par son âge. Comment le monde pourrait-il être nouveau alors qu'il est aussi à bien des égards "vieux comme le monde" ?

Il s'agit de comprendre que le monde peut à bien des égards nous surprendre tant il regorge de nouveautés par nous malgré son âge. Dès lors, on voit bien que la question de nouveauté implique un référentiel, qui semble en l'occurrence être l'homme, malgré sa courte vie dans l'immensité du monde. Il faut donc aussi penser la nouveauté du monde, ce qui implique un deuxième référentiel désigné comme ancien. On voit donc bien la difficulté que pose la notion de "nouveau monde"...

Ainsi, le monde comporte-t-il en lui-même une nouveauté, ou bien est-il condamné à devenir un ancien monde au profit du nouveau ?

Il nous apparaît que le monde comporte en lui-même par essence, une certaine nouveauté. Malgré cela, nous sommes amenés à penser en ailleurs dans l'espoir de trouver un nouveau monde, ce qui nous amène à rejeter le monde original. Sommes nous alors condamnés à vivre dans un monde, sans jamais pouvoir penser le nouveau monde ?

Le monde semble comporter une part de nouveauté, propre à chacun. Cela nous amène à considérer une inexpugnabilité du monde qui ne cesse de nous montrer des choses nouvelles. Malgré cela, nous faisons le choix de penser au mieux, par goût de l'aventure.

Le monde semble toujours constituer une nouveauté, en fait que nous y venons et le découvrons sans cesse. Ainsi que le disait Claudel dans l'Art Poétique : "naître c'est pour tout connaître". Cette phrase provient d'un jeu de mot que Claudel opère entre connaître et naître. Les deux mots n'étant pas reliés étymologiquement, Claudel les relie malgré tout, pour évoquer l'indépassabilité de la vie et de l'expérience. En ceci, naître dans le monde, c'est déjà l'expérimenter et le découvrir, dans toute sa nouveauté. Il reste que le monde par sa grandeur et son immensité nous offre toujours quelque chose de plus à découvrir, quelque chose de nouveau que nous allons pouvoir connaître. Le monde comporte donc pour nous, par essence, une part de nouveauté qu'il nous convient de considérer lorsque nous évoquons le nouveau monde.

Mais alors le monde peut-il perdre cette nouveauté, cette virginité ? Il apparaît que le monde dans ses différentes réserves est inépuisable. C'est l'exemple de la découverte du "nouveau monde" en 1492 par Christophe Colomb, rapportée par Montaigne sous la formule "Notre monde vient d'en trouver un autre" (Les Essais, Des Coches). Il convient de considérer deux choses. D'abord, la nouveauté que représente un continent a chamboulé complètement la vision du monde de l'époque. Deuxièmement, la nouveauté ne se limitait pas à la découverte d'un continent : ainsi que le montre la figure du "bon sauvage", toute la pensée occidentale a été changée et s'est vue considérer le monde d'une manière nouvelle. La nouveauté du monde tient donc effectivement de ce qu'il est dans le monde, mais aussi de notre vision de celui-ci. En ce sens le monde apparaît inépuisable. Merleau-Ponty montre dans l'Œil et l'Esprit que le monde de l'homme est un horizon, qui rapporté à un fait de la réalité, un "omnino realitatis", est inépuisable. Notre vision du monde est en fait d'autant plus inépuisable que notre manière d'appréhender le monde, notre

culture pour François Jullien, est indispensable en ce qu'elle cultive ses racines en entretenant un écart avec les autres cultures, différent de la différence, essentialisante. En somme, notre monde et notre vision du monde sont indispensables, ce qui conforte l'idée d'un nouveau toujours présente grâce au monde.

Malgré cela, nous pensons en ailleurs. Nous souhaitons découvrir la nouveauté par delà le monde et ce par goût de l'aventure. C'est le mot de Philippe Desportes: "Il mourut pourpoursuivant une plus haute aventure / Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture / Est il plus beau dessein ou plus riche tombeau?". L'Ulysse de Dante le reflète bien: l'homme a soif d'aventure, de découvrir de nouvelles terres. Dante fera qu'Ulysse meure en mer, poursuivant "de plus hautes aventures". L'homme cherche en fait à contenter une soif d'ailleurs, de nouveau, à travers le voyage et l'aventure, le poussant vers une nouveauté par delà le monde. L'homme a un élan au dehors "hérogien" à contenter, peu importe qu'il doive traverser la plaine ondulante, ou s'aventurer vers le ciel, "cet océan de monde" ainsi que le dit Rilke (Poèmes à la nuit). La conquête spatiale est emblématique de cette volonté de transition: c'est la quête d'un monde nouveau en sus du monde dans lequel nous vivons.

Abrs si cet élan nous emporte-t-il? Parvenons nous à trouver un nouveau monde? Le nouveau monde que nous cherchons semble en fait être la réponse aux supplications de l'homme.

Le nouveau monde semble en effet cristalliser les aspirations et espoirs de l'homme, alors qu'il lui est inaccessible. Par là, l'homme se vient à abandonner le véritable monde pour se réfugier dans un monde nouveau.

La notion de nouveau monde est en fait problématique car elle se définit par rapport à l'homme et ainsi, le monde n'est nouveau pour l'homme que s'il y trouve quelque chose qu'il n'avait pas trouvé dans l'ancien "monde". Baudelaire le dit: "Emporte-moi wagon! Balivre moi frigate! / Partons! Ici la houe est faite de nos larmes!" (Boëtie et errabunda). Le nouveau monde peut en ce sens être l'échappatoire, l'au-delà de l'homme. Mais il peut aussi représenter un espoir. Le nouveau monde survient "quand les deux yeux fermés en un soir chaud d'automne / Je respire l'odeur de ton sein chaleureux / Je vais se dévider des images heurées / Au bleu sont les yeux d'un soleil monotone" (Parfum exotique, Baudelaire). Ouvrir le dia dans l'Usage du monde: les cartes vers l'inconnu représentent

Le support de l'imagination fertile. Le nouveau monde semble donc se rapporter exclusivement à l'homme, qui l'éproue à la hauteur de ses affections.

Et pourtant, nous ne pouvons pas percevoir la richesse d'un nouveau monde sans réellement le corrompre par notre emprise. Le nouveau monde nous est inaccessible - Claude Lévi-Strauss dans Tristes Tropiques démontre pourquoi il est impossible de saisir la richesse d'un nouveau monde en tant qu'il est un autre monde que le nôtre : il prend l'exemple des explorateurs qui, sans connaître la culture et la langue de mondes nouveaux ne peuvent en saisir la richesse. Puis au fur et à mesure que les explorateurs apprennent la langue, ils en viennent à modifier la culture du monde découvert, amenant par là à une insaisissabilité à la richesse du monde nouveau. Césaire le dira notamment au sujet de la colonisation européenne qui est "ouvée à un monologue" après la colonisation. Le nouveau monde tant espéré par l'homme est de fait avorté puisqu'il ne peut véritablement y accéder : l'homme se retrouve donc dans une position où, voulant quitter le monde, il ne peut toutefois pas accéder à un autre monde, un nouveau monde.

Cette position amène en fait l'homme à une négation et un abandon du monde. Effectivement, cette tendance au dehors, ce refuge espéré dans un autre monde constitue un arrière monde critiqué par Nietzsche dans le Génuscule des Idoles, dans lequel il affirme la nécessité de rester dans le monde, sans peur de négation de la vie, en tant qu'existence dans le monde. Wittgenstein, lui aussi, démontre la futilité de traiter d'un au-delà par rapport au monde. Dans son Tractatus, il définit des propositions, qui qualifient les choses du monde et les pseudo-propositions, qui qualifient les choses hors du monde. En définissant les pseudo-propositions comme futiles, il montre que traiter d'un hors monde - en l'occurrence d'un nouveau monde, est futile. À la différence de Nietzsche, Wittgenstein va pouvoir utiliser la pensée d'un hors monde : il en vient en effet à qualifier son Tractatus de futile en tant qu'ensemble de pseudo-propositions, mais il indique malgré tout son ouvrage comme un outil qui permet de réfléchir et de penser ce hors monde - ici nouveau monde. Chercher un nouveau monde au-delà du monde revient donc à nier la vie et abandonner le monde. Toutefois, il ne faut pas abandonner l'idée que cette quête du nouveau monde, aussi inutile qu'elle soit, reflète un véritable besoin de nouveauté de l'homme : c'est cela penser le nouveau monde, réaliser qu'il est un besoin de l'homme profond.

Copie anonyme - n° anonymat :

Code épreuve : 252

Nombre de pages :

Session : 2023

Emplacement
GR Code

Épreuve de : Description culture générale BDHEC BS ESSEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

De fait, il est une nécessité d'apporter une notion de nouveauté dans le monde afin de pallier cette inaccessibilité du nouveau monde. Il s'agit en fait d'affirmer une foi dans le monde comme un porteur de nouveauté et à cet égard, ménager la possibilité de la nouveauté, c'est à dire faire du monde le lieu de l'advenir.

Effectivement, affirmer notre foi dans le monde comme un porteur de nouveauté revient à affirmer que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. Leibniz dans De rerum radicali théorise que notre monde est le meilleur des mondes. Notre monde a, en effet, selon Leibniz, été élu par Dieu parmi une multitude de mondes réels, pour devenir l'unique monde existant. Notre monde aurait ainsi été choisi selon un principe de l'optimum : "le plus grand effet pour la plus petite dépense". Si le mal existe en ce monde, il est nécessairement du meilleur des mondes possibles selon Leibniz. Ce dernier définit en outre la dangerosité de l'oisiveté de la posture qui se voudrait en attente d'un monde meilleur. La quête du nouveau, bien que fondée, devrait donc se faire en ce monde et non pas au dehors, puisqu'il est le meilleur possible. Cela revient en un mot à aimer le monde pour ce qu'il est.

Et comment mieux aimer le monde qu'en le habitant ? Habiter en allemand se dit wohnen, un dérivé de l'indo-européen wān, qui provient de la racine aimer. Par ailleurs, "Heimat" en allemand, qui désigne la terre d'où l'on vient, désignait au paravant le paradis chez les catholiques allemands, opposé à "Erd" (= misère). L'acceptation germanique d'habiter nous fait prendre conscience qu'habiter, c'est en un sens aimer le monde. Habiter semble en outre le meilleur moyen de ménager la possibilité de nouveauté dans le monde en ménageant

une place pour s'adonner. Françoise Dastur en commentant Heidegger, rapporte que habiter c'est avant tout ménager le vivant c'est à dire l'entretenir. En cela il semblerait que ménager le monde, c'est lui permettre d'advenir, de changer, et ainsi d'être un nouveau monde "à nouveau". Construire un avenir pour le monde revient en fait à lui laisser l'occasion de changer, et lui permettre de pouvoir toujours changer et ainsi satisfaire notre soif de nouveauté. Mais faut-il que l'homme soit voué à la préservation de son monde? Heidegger affirmera que cela réduirait l'homme à son animalité, en critiquant l'arrêt de Rilke (VIII^e épître de Duino), un enfoncement dans la vie et la Nature. Habiter ne se réduit ainsi pas à la simple préservation de notre habitat.

Hölderlin l'affirme: il faut vivre en poète et ainsi "réintensifier l'être au monde" (Yves Bonnefoy). Comprendons que si pour les grecs le poète crée (poiesis = fabriquer), le poète aujourd'hui est un artisan selon J. Neruda, il n'est pas ce "petit dieu": le poète crée à son échelle, il est artisan. Pour Marco Martella, le poète est jardinier (Un petit monde, un monde parfait) en ce qu'il habite, cultive la vie dans son jardin, et par là, trouve une place dans le monde. Il réintensifie le "Dasein" heideggerien, (l'être là en tant qu'il se rapporte à l'étant en tant que tel). En réalité par son art du jardin, le poète rend le monde lisible, selon Marco Martella, en dégageant une organisation, un travail, dans le jardin. En ce sens, habiter en poète, c'est donc avant tout tenter de saisir le monde pour ce qu'il est. Le nouveau monde n'est alors plus à faire: il vient comme un défi qu'il nous fait relever et comprendre.

Somme toute, si le monde comporte sa part de nouveauté, il nous revient de l'entretenir: notre rôle est de s'assurer que le monde puisse toujours être nouveau. Si la pensée d'un nouveau monde peut s'avérer dangereuse en ce qu'elle nous éloigne du monde, elle nous lance le défi de comprendre le monde et nous aide à déchiffrer ce monde.

Pour cela, il est impératif d'habiter le monde, de penser un

ennallement de l'homme, poétiquement.

C'est le mot de John Keats :

"La poésie de la terre ne meurt pas."